

PREMIER DISCOURS

1. Je me proposais de compléter aujourd'hui les observations que je vous présentais dernièrement sur la question de l'incompréhensibilité de Dieu, et de répandre sur cette même question de plus abondantes lumières. Nous vous en avons entretenus longuement dimanche dernier, et nous avons invoqué le témoignage de David, de Paul et d'Isaïe. «Qui racontera son origine ?» s'écriait celui-ci. (Is 53,8) Celui-là rendait grâces à Dieu de ne pouvoir le comprendre : «Je le reconnais, Seigneur, vous avez saisi de frayeur dans la manifestation de votre puissance; vos œuvres sont admirables. Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi, et je ne saurais l'atteindre.» (Ps 138,14) Quant à Paul, il envisage, non l'essence de Dieu, mais sa providence; et dès qu'il en a entrevu un faible rayon, à propos de la vocation des Gentils, comme s'il se fût trouvé en présence d'un vaste et immense océan, le voilà qui s'écrie : «Ô profondeur des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables; qu'inabordables sont ses voies !» (Rom 11,33) Il suffisait sans doute de ces témoignages pour l'évidence de la démonstration; je ne me suis pas contenté pourtant de la parole des prophètes, je ne me suis pas arrêté à celle des apôtres; je suis monté dans les cieux, je vous ai dévoilé le séjour des anges qui chantaient : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté.» (Luc 2,14) Vous avez encore entendu les Séraphins dire, avec un respect et avec un saisissement profond : «Saint, saint, saint est le Seigneur des armées; toute la terre est remplie de sa gloire.» (Is 6,3) A ces voix, les chérubins ont ajouté la leur : «Bénie soit la gloire du Seigneur au lieu de son séjour.» (Ez 3,12) Trois témoins pris sur la terre, trois autres pris dans les cieux, vous démontrent que la Majesté divine est inaccessible.

La démonstration était irréfragable; aussi des applaudissements nombreux retentissaient-ils, l'assemblée s'échauffait-elle, la flamme courait-elle dans les rangs des spectateurs. Et moi j'étais heureux, non certes des louanges qu'on me décernait, mais de la gloire que recevait le Seigneur; car vos applaudissements et vos louanges n'étaient que la manifestation de l'amour dont vos âmes sont remplies envers Dieu. Tels d'affectueux serviteurs, entendant quelqu'un faire l'éloge de leur maître, prêtent à cet homme une oreille passionnée, à cause de l'amour dont ils brillent pour celui qu'ils servent; tels alors vous êtes-vous montrés, et par vos applaudissements redoublés vous avez déclaré votre dévouement au Seigneur. Je voulais donc poursuivre aujourd'hui ces mêmes combats; car, si les ennemis de la vérité ne se lassent pas de blasphémer leur bienfaiteur, à plus forte raison devons-nous bénir sans relâche le Dieu de l'univers. Que faire, pourtant ? Un autre mal, extrêmement funeste, réclame l'intervention salutaire de notre parole, un mal qui réside dans le corps même de l'Eglise. Aussi faut-il commencer par guérir celui-ci, avant de songer au mal du dehors : il faut s'occuper de ses proches, avant de porter ses soins à des étrangers. Ce mal, quel est-il ?

Le temps approche, où pour ces malheureux, ces infortunés Juifs, les fêtes vont se succéder sans interruption : la fête des Trompettes, celle des Tabernacles, les jeûnes. Or il y a dans nos rangs, et parmi ceux qui prétendent avoir les mêmes sentiments que nous, plusieurs fidèles, dont les uns assistent au spectacle de ces fêtes, les autres y participent et jeûnent avec les Juifs; coutume détestable, que je voudrais extirper de l'Eglise. Nos discours contre les Anoméens trouveront ailleurs leur place, et ce délai n'entraînera pas de fâcheuse conséquence; tandis que si nous ne guérissons les fidèles atteints de ce mal, maintenant que les fêtes se présentent, pour ainsi parler, à nos portes, il est fort à craindre que la coutume et l'ignorance ne grossissent le troupeau de ces prévaricateurs, et que nos exhortations à ce sujet ne deviennent plus tard inutiles. Si, pour n'être pas instruits aujourd'hui sur cette matière, des chrétiens participaient au jeûne des Juifs, le péché une fois commis, en vain essaierions-nous d'appliquer le remède. Voilà pourquoi je me hâte de prévenir l'occasion. Ainsi agissent les médecins : ce sont les maladies les plus graves et les plus aiguës qu'ils s'efforcent de guérir tout d'abord. D'ailleurs, il existe une étroite parenté entre la cause présente et la première. L'impiété des Anoméens se rapprochant beaucoup de celle des Juifs, les combats que nous avons à livrer aujourd'hui seront à peu près de même nature que les combats livrés précédemment. L'accusation que les Juifs soulevaient, les Anoméens la formulent de même. Et quelle était l'accusation des Juifs ? Ils accusaient le Christ d'appeler Dieu son Père et de se faire l'égal de Dieu. Cette accusation, les Anoméens la renouvellent, ou plutôt ils ne la

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

formulent pas; ils suppriment cette parole et le sens qui y est attaché, sinon de la main, du moins par la pensée.

2. Ne soyez pas étonnés, si j'ai appelé les Juifs des malheureux. Ils sont en effet bien malheureux et bien misérables, d'avoir repoussé tant de trésors que le ciel versait entre leurs mains, et de les avoir obstinément rejetés. Le Soleil de justice les réjouit de sa clarté matinale, et ils ne veulent pas de ses rayons, et ils restent assis dans les ténèbres : et nous, qui avons vécu dans les ténèbres, nous attirons à nous la lumière, et nous sommes délivrés des ombres de l'erreur. Ils étaient les rameaux de la racine bénie, et ils ont été brisé ! nous n'avions rien de commun avec la racine, et nous avons porté le fruit de la piété. Ils lisaient les prophètes dès leur âge le plus tendre, et ils crucifièrent Celui que chantaient les prophètes : nous qui n'avions jamais ouï parler des Ecritures divines, nous nous sommes prosternés devant ce Crucifié. Et c'est pour cela qu'ils sont malheureux, ayant repoussé des biens qui leur étaient destinés, et que d'autres ont attirés à eux et leur ont ravis. Appelés à devenir des enfants d'adoption, ils se sont abaissés à la condition des chiens : nous qui étions ravalés à ce dernier rang, nous avons pu, avec le secours de la grâce divine, nous dépouiller de ces instincts dépravés et nous élever à la dignité des enfants. Et comment le savons-nous ? Il «n'est pas bon, disait le Christ à la Chananéenne, de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.» (Mt 15,26) Il désignait les Juifs sous le nom d'enfants, et sous le nom de chiens les Gentils. Mais l'ordre a été interverti; les Juifs sont devenus des chiens, et nous des enfants. «Gardez-vous des chiens, disait Paul à leur sujet; gardez-vous des mauvais ouvriers, gardez-vous des circoncis. C'est nous, qui sommes les vrais circoncis.» (Phil 3,2-3)

Voyez-vous comment ils sont passés de la dignité des enfants à cette condition méprisable ? Voulez-vous maintenant savoir comment nous sommes passés nous-mêmes de cette condition-ci à celle des enfants ? «Quant à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.» (Jn 1,12) Rien de plus misérable que ces Juifs, qui sont toujours allés au-devant de leur perte. Fallait-il observer la loi, ils la foulait aux pieds; maintenant, qu'elle a été abrogée, ils prétendent en maintenir l'observation. Quelle situation plus triste que d'éviter le Seigneur, non seulement en transgressant la loi, mais encore en l'observant ! De là le reproche qui leur était adressé : «Peuple à la tête dure et au cœur incirconcis, vous vous mettez toujours en opposition avec l'Esprit saint;» non seulement par la violation de la loi, mais en voulant l'observer à contre-temps. «Peuple à la tête dure,» qualification bien juste, car ils n'acceptèrent pas le joug du Christ, quoiqu'il fût suave, quoiqu'il n'eût rien de lourd et d'accablant. «Apprenez de moi, disait le Sauveur, que je suis doux et humble de cœur. Prenez mon joug sur vous, car mon joug est doux, et mon fardeau léger.» (Mt 11,29-30) Ils ne purent néanmoins le supporter, à cause de la dureté de leur tête; ils ne se bornèrent même pas à le récuser, ils le brisèrent et le mirent en pièces. «Dès le commencement; s'écriait un prophète, vous avez brisé votre joug, vous avez rompu vos liens.» (Jer 2,20) Ce n'est pas Paul qui parle de la sorte; c'est un prophète qui fait entendre ce cri, et qui prend le joug et les liens comme symbole de la royauté, parce que les Juifs avaient repoussé la royauté du Christ en disant : «Nous n'avons d'autre roi que César.» (Jn 19,15) Vous avez brisé le joug, vous avez rompu les liens, vous vous êtes précipités du haut des cieux, vous vous êtes rangés sous le domaine des hommes. Examinez ici comment le prophète caractérise admirablement leur indocilité. Il ne dit pas : *Vous avez mis à bas le joug*; mais, «vous l'avez brisé»; acte propre aux animaux les plus sauvages, rebelles au frein et incapables de se soumettre.

D'où leur est venue cette humeur farouche ? de la glotonnerie et de l'intempérance. Qui l'assure ? Moïse lui-même. «Israël mangea; le peuple bien-aimé s'engraissa, se gorgea et se révolta.» (Dt 32,15) Semblables à ces animaux qui, puisant dans une abondante pâture trop d'embonpoint, n'en deviennent que plus ombrageux et plus indomptés, ne supportant ni joug, ni frein, ni la main du conducteur, le peuple juif, poussé par l'intempérance et l'abondance temporelle dans l'abîme de l'iniquité, affecta des airs de révolte, et ne voulut ni accepter le joug du Christ, ni trainer la charrue de sa doctrine. C'est ce qu'un prophète avait annoncé en ces termes : «Tel qu'une génisse frappée de l'aiguillon, Israël s'est détourné du Seigneur.» (Os 4,16) Un autre l'appelle «un taureau indocile au joug.» (Jer 31,18) Or les animaux comme ceux-là, incapables de travaux, ne sont bons qu'à être égorgés. Ce fut le sort des Juifs : s'étant rendus eux-mêmes incapables d'agir, ils attirèrent le couteau sur leur gorge. D'où ce mot du Christ : «Quant à mes ennemis que voilà, lesquels n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les ici, et massacrez-les.» (Luc 9,27) C'est alors, ô Juif ! qu'il te fallait jeûner, quand ton intempérance te préparait ces maux, quand tes excès te conduisaient à l'impiété, et non maintenant: maintenant, tes jeûnes sont hors de propos, et abominables en

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

même temps. Qui nous le dit ? Isaïe, dont la grande voix fait entendre ces paroles : «Ce n'est pas moi qui ai choisi ces jeûnes, dit le Seigneur.» Et pourquoi cela ? «Parce que vous ne jeûnez que pour susciter des procès et des querelles, et pour frapper impitoyablement vos frères.» (Is 58,4-5) Si donc, quand vous frappiez vos semblables, vos jeûnes étaient un objet d'horreur, maintenant, que vous avez immolé votre Seigneur, comment en seraient-ils agréés ? à quel titre cela serait-il possible ? Il faut dans celui qui jeûne la contrition, la componction, l'humilité, et non ivresse de la colère; et vous frappez vos pareils ?

Ainsi, autrefois leurs jeûnes n'aboutissaient qu'à des procès et à des querelles; aujourd'hui, ils aboutissent au libertinage et à la débauche; on les voit, les pieds nus, danser sur les places publiques; ils prétendent jeuner, mais leurs actes sont les actes qu'inspire l'ivresse. Écoutez comment le Prophète veut que vous jeûniez : «Sanctifiez le jeûne;» il ne dit pas : «Faites du jeûne une fête profane.» – «Annoncez l'assemblée solennelle, poursuit-il, réunissez les vieillards.» (Joel 1,14) Et ceux-ci, réunissant des troupes d'efféminés, des bandes nombreuses de misérables courtisanes, attirent à la synagogue le théâtre en entier et les histrions de la scène, car leur synagogue ne diffère en rien de des lieux publics. Il y a des gens, je ne l'ignore pas, qui accusent d'audace mes paroles, parce que j'ai dit que la synagogue ne diffère en rien du théâtre : c'est moi qui les accuserai de ce crime, s'ils récusent ces sentiments. Condamnez-moi si je parle de moi-même, mais si j'emprunte les propres expressions du Prophète, acceptez la sentence.

3. Je sais encore que plusieurs fidèles ont pour les Juifs un certain respect, et estiment leurs observances dignes, à quelques égards, de vénération : c'est une raison pour moi de m'attacher à déraciner complètement cette funeste croyance. J'ai avancé que la synagogue ne vaut pas mieux que le théâtre; j'invoquerai à l'appui le témoignage d'un prophète; car la parole des Juifs n'est pas plus digne de foi que celle des prophètes. Que dit Jérémie ? «Ton front est devenu celui d'une prostituée; il n'y a plus personne devant qui tu rougisses.» (Jer 3,3) Or, le lieu où réside la prostituée, n'est-ce pas un lupanar véritable ? que dis-je ? la synagogue n'est pas seulement un théâtre et un lieu de prostitution; elle est une caverne de brigands, un repaire de bêtes fauves. «Votre maison est devenue, pour ainsi dire, la tanière de la hyène, dit le Seigneur;» (Jer 7,11) non pas d'une bête féroce ordinaire, mais d'une bête impure. «J'ai abandonné ma maison, lisons-nous encore, j'ai déserté mon héritage.» (Jer 12,7) Si Dieu les a abandonnés, quel espoir de salut leur restera-t-il ? Mais ils prétendent adorer, eux aussi, le Seigneur. Loin de nous un pareil langage : non, nul d'entre les Juifs n'adore Dieu. Qui l'affirme ? Le Fils de Dieu. «Si vous aviez connu mon Père, leur disait-il, vous m'auriez connu moi-même. Or vous n'avez connu ni mon Père, ni moi.» (Jn 8,19) Quel témoignage plus respectable pourrais-je invoquer ? S'ils ont méconnu le Père, s'ils ont crucifié le Fils, s'ils ont repoussé l'assistance de l'Esprit, qui osera soutenir que leur synagogue n'est pas l'habitable des démons ? Non, Dieu n'y est pas adoré; gardez-vous de le croire. Ce lieu n'appartient qu'à l'idolâtrie; et nonobstant, des fidèles fréquentent ces lieux comme des lieux dignes de vénération.

Ce que je vous dis là, je ne l'affirme pas d'une façon conjecturale; je l'ai appris par les faits mêmes. Il n'y a guère que trois jours, vous pouvez m'en croire, je dis la vérité, je vis une femme de condition honnête et libre, de mœurs irréprochables, attachée à la foi, qu'un homme impur et insensé, chrétien en apparence, car je ne dirais pas que l'auteur d'une pareille tentative soit un chrétien véritable, contraignait de pénétrer dans le temple juif et d'y affirmer avec serment quelque chose de relatif à des affaires en litige. Comme elle appelait à son aide, et qu'elle protestait contre cette violence inique, représentant qu'ayant pris part aux divins mystères, il ne lui était pas permis de paraître en ces lieux, je sentis le zèle m'embraser d'un feu ardent, et, me levant, je ne souffris pas qu'on entraînât cette infortunée à une telle prévarication, et je l'arrachai à ces sollicitations injustes. Ensuite, je demandai à l'auteur de cette violence s'il était chrétien. Celui-ci, répondant affirmativement, je le repris avec vigueur, relevant sa stupidité et sa folie sans mesure, et je lui assurai qu'il ne l'emportait en aucune façon sur les plus lourdes bêtes de somme, si, en prétendant adorer le Christ, il entraînait quelqu'un de ses frères dans les antres de ces Juifs, qui avaient crucifié son Maître. Poussant le discours plus loin, je lui enseignai, d'après les saints Évangiles, d'abord, qu'il n'est jamais permis de jurer, ni d'exiger d'autrui un serment; de plus, qu'une femme chrétienne initiée, et même une femme qui n'aurait pas été initiée, ne devait jamais être poussée à cette nécessité. Quand, après de longs et de nombreux propos, j'eus délivré son âme de ses erreurs, je lui demandai pour quel motif il voulait emmener cette femme dans le temple des Juifs, et non dans l'église. Il me répondit avoir ouï bien des gens prétendre qu'un serment prononcé dans le temple des Juifs était beaucoup plus redoutable. A ces mots, je gémis profondément, puis je

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

fus enflammé de colère, puis enfin je me mis à sourire. A la vue de la malignité du démon, je gémissais de ce qu'il parvenait à persuader aux hommes de telles erreurs; mais quand je considérais la nonchalance de ses victimes, la fureur s'allumait en mon âme; enfin, en songeant à la folie inconcevable des hommes ainsi dupés, je ne pouvais me défendre de rire.

Je vous dis ces choses, et je vous les raconte, parce que vous considérez sans humanité et sans douleur les auteurs et les victimes de ces machinations. Si vous apercevez l'un de vos frères tomber dans de pareilles prévarications, vous n'estimez pas que ce malheur vous regarde vous-mêmes, et lorsqu'on vous en fait un reproche, vous croyez vous être justifiés par ces mots : Eh ! que m'importe ? quel rapport y a-t-il entre nous ? Paroles qui respirent le souffle de la haine envers les hommes, et une cruauté vraiment satanique. Que dites-vous là ? Vous êtes hommes, vous possédez la même nature; et pourquoi parler de l'identité de nature, quand vous avez pour chef unique le Christ ? Et vous osez soutenir qu'il n'y a rien de commun entre vous et les membres du même corps auquel vous appartenez ! Comment se fait-il que vous confessiez le Christ comme chef de l'Église ? L'office de la tête n'est-il pas d'unir tous les membres entre eux, d'établir entre eux les rapports et les liens les plus étroits ? Si vous n'avez rien de commun avec un des membres de ce corps, vous n'avez rien non plus de commun avec votre frère, vous n'avez pas le Christ pour chef. Les Juifs vous épouvantent, comme de petits enfants, et vous ne vous en apercevez pas. De même que de méchants serviteurs, en offrant aux regards des enfants des masques ridicules et effrayants, non pour eux-mêmes, sans doute, mais eu égard à certains esprits faibles, excitent de grands éclats de rire, ainsi les Juifs mystifient les chrétiens trop faibles. Et comment leurs synagogues seraient-elles redoutables, puisqu'ils ont en partage la honte et le ridicule, puisqu'ils ont irrité Dieu, et qu'ils en ont été déshonorés et condamnés.

4. Il n'en est pas de la sorte de nos temples; eux respirent vraiment l'épouvante et l'horreur. Le lieu où réside le Dieu qui est le maître de la vie et de la mort, ce lieu est en vérité terrible; dans ce lieu retentissent sans cesse des discours sur les châtiments éternels, sur le fleuve de feu, le ver empoisonné, les fers qui ne se rompent jamais, les ténèbres extérieures. (Mt 10,28; id., 22,13) Quant aux Juifs, ils ne connaissent même pas l'ombre de ces vérités; ne vivant que pour leur ventre, affamés des biens présents, d'une impudence, d'une avidité, de mœurs comparables à celles des porcs et des boucs, ils ne savent qu'une chose, lâcher les rênes à l'intempérance et à l'ivresse, se battre pour des histrions, en venir aux mains pour des cochers. Sont-ce là ces choses vénérables et terribles ? Et qui pourrait le dire ? Comment donc nous inspireraient-elles de la frayeur ? A moins que l'on ne doive représenter les esclaves les plus méprisables, les plus méprisés, et relégués loin de la maison de leur maître, comme redoutables pour les esclaves honnêtes et en faveur ? Mais non, il n'en est pas ainsi, et il ne saurait en être ainsi. Les tavernes ne sont pas plus respectable ! que les palais des rois; et la dernière des tavernes est encore moins ignoble que les synagogues. La synagogue n'est pas une demeure de voleurs, ni d'hôteliers; c'est la demeure même des démons. Nous pourrions en dire autant des âmes des Juifs, et j'essaierai de vous le démontrer vers la fin de ce discours.

C'est pourquoi je vous prie de vous souvenir particulièrement de mon langage actuel. Nous n'avons pour but, en ceci, ni l'ostentation, ni les applaudissements, mais le bien de vos âmes. Que nous restent-il à dire, si malgré la foule des médecins, les malades sont encore nombreux ? Les apôtres n'étaient que douze, et ils ont converti le monde : la majeure partie de cette ville est chrétienne, et il y a des fidèles infectés encore de judaïsme. Quelle sera notre excuse, à nous, qui sommes en santé ? Sans doute, ces malades ne sont pas sans reproche; mais nous ne sommes pas non plus à l'abri de toute accusation, nous qui ne faisons pas cas de leur infirmité. Impossible, si nous y apportions un zèle ardent, que cet état de faiblesse parvînt à se maintenir. Aussi vous dis-je maintenant, que chacun de vous gagne un frère, fallût-il lui imposer une sorte de nécessité, fallût-il user de violence, en venir aux reproches les plus amers; ne négligez rien pour l'arracher aux pièges du démon et pour l'affranchir de toute communication avec les meurtriers du Christ. Si l'on emmenait sous vos yeux un criminel condamné pour de justes motifs, et que vous fussiez maître de le délivrer des mains des bourreaux, négligeriez-vous quelque chose pour soustraire ce malheureux à son sort cruel ? Et vous voyez votre frère, entraîné injustement et iniquement vers l'abîme de la perdition, non par le bourreau, mais par le diable lui-même; et vous ne consentez point à faire un seul effort pour le sauver; quelle excuse sera, donc la vôtre ? – Mais il est plus fort et plus robuste que vous. – Montrez-le moi, et je vous assure que je sacrifierais ma tête plutôt que de lui permettre de franchir le seuil de ce sanctuaire, s'il persiste opiniâtrement dans ces dispositions. Et que reste-t-il de commun entre vous et la libre, la céleste Jérusalem ? Vous

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

avez préféré la Jérusalem terrestre : soyez esclaves avec elle, car elle l'est avec ses enfants, selon le mot de l'Apôtre. (Gal 4,25) Vous jeûnez avec les Juifs ? Quittez aussi votre chaussure avec eux, marchez les pieds nus sur la place publique, et partagez leur confusion et leur ridicule. Vous ne saurez vous y résoudre, n'est-ce pas ? vous en auriez honte et vous en rougiriez. Voilà donc que vous auriez honte de l'extérieur qu'ils affectent; et de participer à leur impiété, vous n'en rougissez pas. Et quelle indulgence obtiendrez-vous, obtiendrez-vous, ne restant de la sorte chrétien qu'à demi ? Croyez-moi, j'exposerais mes jours, plutôt que de considérer avec indifférence un fidèle attaqué de ce mal, si je le connaissais; comme je n'en connais pas, Dieu me fera miséricorde.

Que chacun de vous répète en lui-même ce raisonnement, et qu'il n'estime pas cette œuvre-ci une œuvre de subrogation. Ne voyez-vous pas le diacre dire à haute voix, pendant les mystères : «Reconnaissez-vous les uns les autres,» et vous fournir ainsi l'occasion de vous rechercher exactement ? Faites-en de même à l'égard des fidèles en question. Dès que vous en connaîtrez un qui judaïse, notez-le, signalez-le, afin de ne pas être exposé vous-même à pareil danger. Vient-on à découvrir dans l'armée profane un soldat en intelligence avec les Perses, ou toute autre nation barbare ? il n'est pas le seul à courir risque de sa vie, ce risque est commun à chacun de ses complices qui ne va pas le découvrir au général. Puisque vous formez l'armée du Christ, examinez, recherchez attentivement si quelque étranger ne s'est pas glissé dans vos rangs; découvrez-le, non pour que nous le mettions à mort, comme dans la milice profane, ni pour lui infliger un châtement et un supplice, mais pour l'affranchir de son impiété et de son erreur, et le ramener entièrement à nous. Si vous refusez, si vous le cachez sciemment, vous subirez, ne l'ignorez pas, la même peine qu'il subira lui-même. Paul punit et châtie non seulement les auteurs du crime, mais encore ceux qui l'auraient approuvé. (Rom 1,32) Le Prophète voue au même châtement, non seulement les voleurs, mais encore ceux qui courent avec eux. (Ps 49,18) Et à bon droit; car, en favorisant un criminel et en ne le faisant pas connaître, le complice n'aboutit qu'à favoriser son indifférence et à lui faciliter l'accomplissement, en toute sécurité, de ses desseins pervers.

5. Mais revenons à nos malades. Songez avec quelles gens se mettent en rapport les fidèles qui jeûnent en ce moment : avec ceux qui ont crié : «Crucifiez-le, crucifiez-le;» avec ceux qui disaient : «Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.» (Mt 27,23,25) S'il s'agissait de coupables condamnés pour avoir aspiré à la tyrannie, oseriez-vous bien les aborder et entrer en conversation avec eux ? Je ne le pense pas. Mais, ne serait-il pas absurde d'éviter avec tant de soin des hommes coupables envers un autre homme, et, d'autre part, d'entretenir des rapports avec des hommes qui ont outragé Dieu même ? quand nous adorons le Crucifié, nous associer aux fêtes de ceux qui lui ont infligé ce supplice, ce ne serait pas simplement de la stupidité, ce serait de la dernière démence. Puisqu'il y a des chrétiens auxquels la synagogue semble mériter un certain respect, il me faut nécessairement leur soumettre quelques réflexions. Et pourquoi ce respect envers ce lieu, qu'il faudrait mépriser et regarder avec abomination, et duquel vous devriez vous éloigner ? – C'est qu'on y conserve la loi et les livres des prophètes, répondez-vous. – Qu'est-ce à dire ? Est-ce que tout lieu, où se trouvent ces livres, est saint par cela seul ? Non, sans doute. Eh bien, moi, si je prends en haine et en aversion la synagogue, c'est précisément parce que les Juifs y conservent les livres des prophètes, auxquels ils ne croient pas; c'est parce qu'ils y lisent des écrits dont ils récuse les témoignages, procédé au-dessus des plus outrageants. Je vous le demande, si vous aperceviez un homme respectable, honorable, illustre même, entrer dans une taverne ou dans un repaire de brigands, puis y être outragé, maltraité, et y endurer les dernières injures, est-ce que cette taverne ou ce repaire vous paraîtraient admirables, parce que l'on y aurait injurié cet homme honorable et illustre ? A mon avis, non; et ce serait, au contraire, une raison pour le regarder avec dégoût et horreur. Appliquez ce raisonnement à la synagogue. Les Juifs y ont porté avec eux Moïse et les prophètes, non pour les traiter avec honneur, mais pour les outrager et les traiter avec ignominie: En soutenant que les prophètes n'ont pas connu le Christ et qu'ils n'ont rien dit de son avènement, que font-ils, sinon injurier atrocement ces saints, les accusant d'avoir ignoré leur Maître, et d'avoir partagé leur propre impiété. C'est donc une raison de plus pour les hair, conjointement avec leur synagogue, que le mépris dont ils abreuvent ces saints prophètes.

Et pourquoi parlé-je de livres et de lieux ? Au temps des persécutions, les bourreaux retiennent entre leurs mains les corps des martyrs; ils les déchirent, ils les mettent en lambeaux; leurs mains sont-elles saintes, parce qu'elles ont tenu ces corps vénérables ? Non, certainement. Quoi donc, les mains qui ont tenu les corps des saints seraient toujours des mains impures, parce que la méchanceté les dirigeait; et les hommes qui possèdent les écrits

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

des saints prophètes et qui les outragent autant que les bourreaux outrageaient les corps des martyrs, seraient pour ce même motif dignes de respect ! Ne serait-ce pas là le comble de l'absurdité ! Si les corps que l'on profane, loin de purifier par leur contact ceux qui les touchent, ne les rendent que plus abominables, à plus forte raison, des livres lus avec incrédulité, ne feront-ils pour les lecteurs d'aucun avantage. L'impiété des Juifs ressort précisément d'autant plus, qu'ils gardent ces livres avec de mauvaises intentions. Ils seraient bien moins coupables, s'ils n'avaient point les prophètes; ils seraient bien moins impurs, bien moins abominables, s'ils n'avaient point lu ces écrits. Maintenant, les voilà dénués de toute excuse, possédant les hérauts de la vérité, et ne professant, soit pour ceux-ci, soit pour la vérité, que des sentiments hostiles. En sorte qu'ils sont d'autant plus détestables et d'autant plus criminels, que, possédant les prophètes, ils les traitent avec d'hostiles pensées. C'est pour cela que je vous presse de fuir et d'éviter leurs assemblées : ceux de nos frères qui auraient cette faiblesse n'auraient pas peu à en souffrir, et ce ne serait pas un petit aliment à l'orgueil de nos ennemis. En vous voyant, vous qui adorez le Christ crucifié par eux, rechercher et vénérer les rites de leur culte, comment ne se flatteraient-ils pas d'avoir agi d'une façon irréprochable et ne mépriseraient-ils pas notre foi, puisque vous, qui la professez et qui la respectez, accourez cependant vers eux, qui la combattent avec acharnement. L'Apôtre disait : «Si quelqu'un vous voit, vous qui avez de la science, assis à une table chargée de viandes offertes aux idoles, ne sera-t-il pas porté, lui dont la conscience est faible, à manger aussi de ces viandes sacrifiées ?» (I Cor 8,10) Je vous dirai aussi : Si quelqu'un vous voit, vous qui avez de la science, aller à la synagogue, y assister à la fête des Trompettes, est-ce qu'il ne sera pas porté, sa, conscience étant faible, à considérer avec admiration les observances judaïques ? Celui qui tombe ne porte pas seulement la peine de sa propre chute; il sera puni encore pour avoir occasionné chez le prochain une chute semblable : de même que quiconque reste debout, outre la couronne que lui méritera sa propre vertu, deviendra un sujet d'admiration pour avoir excité les autres à la même ferveur. Fuyez donc leurs assemblées, fuyez leurs édifices, et, loin de vénérer la synagogue à cause des livres qu'elle renferme, prenez-la, pour cette raison même, en haine et en aversion; car, après tout, les Juifs font injure aux saints auteurs de nos livres, puisqu'ils n'ajoutent pas foi à leurs paroles, et qu'ils les chargent de la plus criminelle impiété.

6. Pour que vous sachiez bien que les Livres sacrés ne font rien à la sainteté du lieu, et que les dispositions des personnes qui s'y rassemblent suffisent pour le souiller, je vous raconterai une histoire des siècles passés. – Ptolémée Philadelphie, qui rassemblait des livres de toutes parts, ayant appris que les Juifs possédaient des écrits remplis des plus belles doctrines sur Dieu et sur le meilleur des gouvernements, fit venir quelques hommes de la Judée et les chargea de traduire les Livres saints, qu'il déposa, ainsi traduits, dans le temple de Sérapis. Or Ptolémée était Gentil; et depuis ce jour les livres des prophètes, traduits, sont restés dans ce même lieu. Le temple de Sérapis serait-il donc sanctifié à cause de ces livres ? – Loin de là. Les livres conservent la sainteté qui leur est propre, mais ils ne la communiquent pas au temple, à cause de l'impiété des gens qui s'y rassemblent. Ainsi devons-nous penser de la synagogue. Quoiqu'il n'y ait aucune idole, les démons, pourtant, y habitent; je ne parle pas seulement de la synagogue qui est ici, je parle également de celle de Daphné, où se trouve un antre, pire encore; que l'on appelle l'*antre de Matrone*. J'ai ouï dire que plusieurs fidèles s'y rendaient et passaient la nuit près de ce lieu. Pour moi, jamais je ne donnerai à ces insensés le nom de fidèles. Le temple de Matrone et celui d'Apollon sont pour moi pareillement impurs. Et si quelqu'un qualifie mes paroles d'audacieuses, je lui signalerai à lui-même son incroyable folie.

Dites-moi, le lieu où habitent les démons n'est-il pas un lieu impur, alors même qu'on n'y aurait dressé aucune idole ? Mais le lieu où se réunissent les meurtriers du Christ, le lieu où la croix est proscrite, où Dieu est blasphémé, où le Père est méconnu, le Fils outragé, la grâce de l'Esprit repoussée, où les démons, enfin, eux-mêmes habitent, n'est-ce pas un lieu encore bien plus dangereux ? Là, au moins, l'impiété se montre à découvert et sans voile, il ne lui est pas facile de séduire et de charmer un esprit droit et solide. Ici, au contraire, comme on prétend adorer Dieu, avoir les idoles en horreur, posséder et honorer les prophètes, on fuit de leurs paroles de redoutables appâts propres à attirer dans un piège imprévu les imprudents et les aveugles. C'est pourquoi, tout en étant aussi impies que les Gentils, les Juifs usent de fourberies beaucoup plus périlleuses. Ils ont, eux aussi, un antre de mensonge, autel invisible, sur lequel ils immolent, non des brebis, ou des taureaux, mais des âmes humaines. Enfin, si vous êtes épris des observances judaïques, quel rapport subsistera-t-il entre vous et nous ? Si le culte des Juifs est noble et vénérable, le notre n'est donc que mensonge ? Si le nôtre est

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

l'expression de la vérité, et il l'est en effet, celui des Juifs n'est donc qu'erreur pure. Je ne parle pas des saintes Lettres; loin de là; car ce sont elles qui m'ont conduit au Christ comme par la main. Je ne flétris que l'impiété et la fureur présentes de nos ennemis.

Mais il est temps de vous montrer que les démons habitent, non seulement dans la synagogue, mais encore dans les âmes des Juifs. «Lorsque l'esprit immonde, dit le Christ, est sorti d'un homme, il erre dans des lieux arides, cherchant le repos; et, ne le trouvant pas, il dit : Je retournerai dans ma maison. Et, y étant revenu, il la trouve vide, nettoyée et ornée. Alors il repart, prend sept autres esprits plus méchants encore avec lui, et les y introduit; et la dernière condition de cet homme devient pire que la première. Ainsi en sera-t-il pour cette race.» (Mt 12,43-45; Luc 11,24-26) Vous le voyez, les démons habitent dans les âmes des Juifs, et ces démons pires que les premiers. C'est justice : autrefois, leur impiété s'en prenait aux prophètes; aujourd'hui, ils outragent le Seigneur des prophètes. Et c'est à ces hommes possédés du démon, livrés à tant d'esprits impurs, nourris dans le sang et dans le carnage, que vous vous réunissez, et vous n'en frissonnez pas d'horreur ! Loin de les saluer et de leur adresser une seule parole, ne devriez-vous pas vous en détourner comme de la peste et du fléau du genre humain ? N'ont-ils pas épuisé toutes les formes de la perversité ? Les prophètes n'ont-ils pas consacré de longs et de nombreux discours à énumération de leurs crimes ? Quelles horreurs tragiques, quels genres de prévarication n'ont-ils pas éclipsés par leurs meurtres sacrilèges ? Ils ont immolé leurs enfants et leurs filles aux démons, ils ont méconnu la nature, ils ont oublié les douleurs de l'enfantement, ils ont foulé aux pieds les devoirs de l'éducation de leurs familles, ils ont bouleversé les lois du sang, ils ont dépassé en férocité les bêtes les plus farouches. On voit les animaux sauvages sacrifier quelquefois leur vie, faire fi de leur propre sûreté, pour conserver leurs petits; et les Juifs, sans y être réduits par la nécessité, immolent de leurs mains le fruit de leurs entrailles, pour honorer les ennemis de l'humanité, d'abominables démons. De quoi être, en cela, plus profondément étonné, de leur impiété, de leur cruauté, ou de leur inhumanité ? du sacrifice de leurs enfants, ou des divinités auxquelles ils les immolaient ? Et n'ont-ils, pas encore surpassé par leurs débordements les plus impurs des animaux ? Ecoutez comment le Prophète parle de leur incontinence : «Semblables à des chevaux qui courent après des cavales, chacun hennissait après la femme de son prochain.» (Jer 5,8) Il ne dit pas : Chacun d'eux convoitait la femme de son prochain; s'il se sert d'une expression qui ne convient qu'à des brutes, c'est pour mieux caractériser la fureur avec laquelle ils se précipitaient dans l'impureté.

7. Qu'ajouterai-je encore ? Parlerai-je de leurs rapines, de leur avarice, des pauvres qu'ils ont dépouillés, de leurs larcins, de leurs trafics ? Mais le jour entier ne suffirait pas à les énumérer. Cependant, observez : toutes leurs fêtes ont un certain air de noblesse et de majesté. Elles n'en sont pas moins impures pour cela. Prêtez l'oreille à la parole des prophètes, ou plutôt de Dieu même; vous verrez combien elles lui font horreur: «Je hais, dit-il, je déteste vos solennités.» (Amos 5,21) Dieu les déteste, et vous y prenez part ! il ne désigne pas spécialement telle ou telle solennité, il les proscriit toutes sans exception. Voulez-vous encore vous convaincre que Dieu hait également le culte qu'on lui rend au moyen des cymbales, des harpes, des psaltérions et autres instruments de musique ? «Eloignez de moi, dit-il, les accents de vos cantiques; je n'écouterai point l'harmonie de vos instruments.» (Amos 5,23) *Eloignez de moi*, dit le Seigneur : et vous courez écouter les trompettes ! Et leurs sacrifices, leurs offrandes, ne sont-elles pas aussi en abomination devant lui ? «Si vous m'offrez de la fleur de farine, c'est en vain; votre encens est souillé à mes yeux.» (Is 1,13) Leur encens lui paraît abominable, et le lieu où il est offert ne le serait pas ! Et quand lui paraît-il abominable ? Avant qu'ils aient commis le plus grand des forfaits, avant qu'ils aient mis à mort leur Seigneur; avant la croix, avant l'immolation du Christ, tout cela n'est qu'abomination; ne sera-ce pas aujourd'hui beaucoup plus abominable ? Quoi de plus odorant que l'encens ? Mais Dieu ne regarde pas à la qualité des présents; il considère les dispositions des sacrificateurs, et il apprécie en conséquence leurs offrandes. Il considéra Abel, et regarda favorablement ses présents; il vit Caïn, et il prit en aversion son sacrifice. «Il ne fit attention, dit l'Écriture, ni à Caïn, ni à ce qu'il lui avait offert.» (Gen 4,5) Noé offre à Dieu un sacrifice de brebis, de veaux et d'oiseaux, et «le Seigneur en respira une odeur de suavité,» c'est-à-dire, l'eut pour agréable. (Gen 8,21) Car Dieu n'a pas de sens, étant un être parfaitement incorporel. Quoique ce qui s'élève de l'autel ne soit que la graisse et la fumée des corps livrés aux flammes, et qu'il n'y ait rien d'aussi peu agréable à l'odorat, pour que vous sachiez que Dieu agréé ou repousse les sacrifices, selon les dispositions dans lesquelles on les lui offre, il appelle d'un côté, ce mélange de graisse et de fumée, une odeur suave; de l'autre, il qualifie l'encens d'abomination, li cause de la corruption de ceux qui le lui présentaient.

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

Vous prouverai-je encore que le Seigneur prend en horreur le temple avec ses sacrifices, ses instruments de musique, ses solennités, ses parfums, et cela à cause de ceux qui s'y rassemblent ? Dieu lui-même l'a montré par des faits, d'abord, en le livrant aux mains des barbares, puis, en le détruisant de fond en comble. Avant de le détruire, il dit, par l'organe d'un prophète : «Ne mettez pas votre confiance en des paroles mensongères; ils ne vous serviront de rien, ceux qui vous disent : C'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur.» (Jer 7,4) Ce n'est pas, dit-il, le temple qui sanctifie ceux qui s'y réunissent; ce sont eux qui le sanctifient lui-même. Si, en ce temps-là, le temple ne leur servait de rien, malgré la présence des chérubins et de l'arche, encore moins leur servira-t-il maintenant qu'ils sont privés de toutes ces choses, que Dieu les a pris définitivement en aversion, et que le sujet de son ressentiment est plus grave. Ne serait-ce pas de la dernière démence et de la dernière folie, que de participer aux fêtes d'hommes flétris, abandonnés du Seigneur, dont ils se sont attiré le courroux ? Si quelqu'un avait immolé votre enfant, consentiriez-vous, je vous le demande, à supporter sa présence ? consentiriez-vous à l'écouter ? ne le fuiriez-vous pas comme un mauvais génie, comme le démon lui-même ? Les Juifs ont immolé le Fils de votre Seigneur, et vous oseriez paraître avec eux dans la même assemblée ? Et quand celui qu'ils ont mis à mort vous honore au point de vous donner le titre de frère et la jouissance de son propre héritage, vous l'outrageriez au point de témoigner à ceux qui l'ont crucifié votre estime et votre dévouement, en assistant à leurs solennités, en accourant dans leurs édifices abominables, en fréquentant leurs temples impurs, en vous asseyant à la table des démons ! Car je ne puis pas qualifier autrement le jeûne des Juifs, après leur déicide. Et comment ne seraient-ils pas les serviteurs du démon, les hommes qui agissent en tout contrairement à la volonté de Dieu ? Espérez-vous donc des démons quelques bons offices ? Lorsque le Christ leur eut permis d'entrer dans le corps des pourceaux, ils les précipitèrent aussitôt dans la mer; et vous croyez qu'ils auront pour les corps humains des ménagements ? Plût à Dieu qu'ils ne donnassent pas la mort et qu'ils ne tendissent pas de pièges ! Eh quoi ! ils ont chassé l'homme du paradis, ils l'ont dépouillé d'une gloire céleste, et ils feraient du bien à son corps ? Plaisanterie, fables, que tout cela ! Les démons vous tendront des embûches, ils vous nuiront tant que vous voudrez; mais faire du bien, ils en sont incapables. Ils ne ménagent pas l'âme, et ils ménageraient le corps ! Ils s'efforcent de nous chasser du royaume des cieux, et ils chercheraient à nous délivrer de nos maladies ! N'avez-vous pas ouï les prophètes, ou plutôt Dieu par la bouche des prophètes, disant qu'ils sont incapables, soit de nous faire du bien, soit de nous faire du mal ? Eussent-ils, ce qui n'est pas, la volonté et le pouvoir de nous guérir, il ne faudrait pas, en retour d'un avantage léger et périssable, vous exposer à des peines éternelles et immuables. Rechercheriez-vous la guérison de votre corps au prix du salut de votre âme ? Mais vous feriez là un bien triste marché : pouvez-vous sans exciter l'indignation de Dieu, le créateur de votre corps, implorer de votre ennemi votre guérison ? Et comment la science médicale ne deviendrait-elle pas, entre les mains d'un idolâtre quelconque, une ressource infaillible pour vous entraîner aux pieds des dieux des Gentils ? Souvent aussi les païens ont guéri des maladies de cette manière, et ont rendu aux infirmes la santé : sera-ce une raison de prendre part à leur impiété ? Voilà ce que Moïse disait aux enfants d'Israël : «S'il s'élève au milieu de vous un prophète, ou quelqu'un qui dise avoir eu une vision, et qui annonce un prodige, une merveille, et que ce qu'il ait annoncé arrive, et qu'il nous dise : Allons, et suivons des dieux étrangers que n'ont pas connus nos pères, – vous n'écouteriez pas les paroles de ce prophète et de ce songeur.» (Dt 13,1-3) Ce qui revient à dire : Si un prophète se lève et opère quelque prodige, qu'il ressuscite un mort, qu'il guérisse un lépreux, qu'il rende à un estropié l'usage de ses membres, et qu'au sortir de ce spectacle il vous appelle à l'impiété, que le prodige ne soit pas un motif pour vous de l'écouter. Pourquoi donc ? – «Le Seigneur votre Dieu vous éprouve, afin de voir si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme.» (Dt 13,3)

D'où il suit que les démons ne guérissent pas. Si Dieu leur permet, comme il permet aux hommes, d'opérer quelque guérison, Dieu le permet pour vous éprouver; non que Dieu ignore ce que vous êtes, mais il veut vous instruire à fermer l'oreille aux démons, alors même qu'ils rendent la santé. Et à quoi bon parler de guérison corporelle ? Vous menaçât-on de l'enfer, si vous ne renoncez au Christ, méprisez ces menaces. Vous promet-on un royaume, si vous abandonnez le Fils unique de Dieu, détournez-vous avec horreur de ces promesses; soyez disciple de Paul, et ouvrez votre âme à ces sentiments qu'exprimait la bienheureuse et noble voix de l'Apôtre : «Je suis certain, disait-il, que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus profond, ni quelque créature que ce soit ne pourra nous

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

séparer de la charité divine en Jésus Christ notre Seigneur.» (Rom 8,38-39) Ni les Anges, ni les Puissances célestes, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni toute autre créature, ne sauraient séparer Paul de la charité du Christ, et la santé de votre corps vous en séparerait ! Et quelle indulgence mériterions-nous ? L'enfer doit être pour nom moins redoutable que le Christ, et le ciel moins désirable. Si nous sommes malades, il vaut mieux rester en proie à l'infirmité, que de chercher dans l'impiété la délivrance de nos maux. Quand même le démon nous guérirait, il nous causerait plus de préjudice que d'avantage. Il aurait soulagé notre corps, lequel n'en mourra pas moins peu après, et n'en deviendra pas moins la pâture des vers; mais il aurait compromis l'éternel bonheur de notre âme. De même que les recruteurs d'esclaves offrent aux enfants des friandises, des pâtisseries, des jeux de dés et autres bagatelles de ce genre, comme autant d'appâts, sauf à leur ravir ensuite la liberté et la vie, de même les démons nous promettent la guérison de nos membres, afin de mieux compromettre le salut de notre âme. Ne le souffrons pas, mes bien-aimés; cherchons à nous affranchir de toutes les manières des liens de l'impureté. Job ne pouvait-il pas, en écoutant sa femme et en blasphémant Je Seigneur, se soustraire au malheur qui l'accablait ? «Prononcez une parole contre Dieu et mourez,» lui disait son épouse. (Job 2,9) Mais il aima mieux être torturé, brisé, et supporter ce coup affreux, que de se soustraire par le blasphème à ses maux présents. Prenez-le pour modèle. Le démon vous promît-il mille fois de vous arracher aux calamités qui vous poursuivent, ne l'écoutez pas, ne le supportez même pas, de même que le juste n'écoula pas sa femme : aimez mieux endurer votre mal avec patience, que de compromettre votre foi et votre salut. Ce n'est point parce qu'il vous abandonne, mais pour faire éclater davantage votre vertu, que Dieu laisse quelquefois la maladie vous atteindre; endurez-la donc généreusement, afin qu'il vous soit dit, à vous aussi : «Crois-tu donc qu'en te révélant mes oracles, je me sois proposé autre chose que de mettre ta justice en lumière ?» (Job 40,3)

8. Il me serait aisé d'augmenter de beaucoup le nombre de ces considérations; mais, pour que vous n'oubliez aucune des choses que nous avons dites, je terminerai mon discours en empruntant les paroles de Moïse : «Je prends à témoin contre vous le ciel et la terre,» (Dt 30,19) que si l'un d'entre vous, ici présent, ou même absent, court contempler la fête des Trompettes, se présente à la synagogue, monte au sanctuaire de Matrone, célèbre avec les Juifs leurs jeûnes et leur sabbat, s'il observe, en un mot, un rite judaïque, qu'elle qu'en soit l'importance, je serai du moins innocent de votre sang à tous. Ce langage nous suivra, vous et moi, au grand jour de Jésus Christ notre Seigneur : si vous l'écoutez avec soumission, il vous pénétrera alors de beaucoup de confiance; mais si vous ne l'écoutez pas, et si vous ne découvrez pas les auteurs de ces attentats, ce même langage se changera pour vous en une voix énergique et accusatrice. «Je n'ai point, en ce qui me regarde, balancé à vous faire connaître tous les desseins du Seigneur.» (Ac 20,27) J'ai remis l'argent entre les mains du banquier. A vous de le faire fructifier, et de consacrer au salut de vos frères les avantages que vous aurez retirés de cette doctrine. – Mais il est pénible, il est odieux de dénoncer les hommes coupables de pareilles prévarications ! – Il n'est pas moins pénible, il n'est pas moins odieux de garder le silence. Ce silence est funeste, et à vous qui l'observez, et à ceux qui en recueillent le bénéfice, parce qu'il irrite Dieu contre vous. Combien il est préférable d'employer, envers nos frères, des procédés, odieux au premier abord, mais propres à procurer leur salut, que d'exciter l'indignation du Seigneur ! Alors même qu'il s'emporterait maintenant, cet infortuné que vous corrigez ne saurait en rien vous nuire; il vous témoignera même plus tard de la reconnaissance pour le bien que vous lui aurez fait; mais si, par une condescendance inhabile pour votre prochain, vous gardez le silence et le secret, Dieu tirera de votre conduite une terrible vengeance. En sorte que votre silence vous expose à l'inimitié de Dieu, en même temps qu'il est préjudiciable à votre frère; au lieu que si vous le dénonciez et le faisiez connaître, vous vous rendriez Dieu propice; de plus, vous gagneriez votre frère; de furieux qu'il était auparavant, vous en feriez un ami, l'expérience lui ayant démontré le bien que vous lui auriez procuré.

N'estimez pas rendre service à vos frères lorsque, témoins de leurs graves égarements, vous ne les reprenez pas de toute votre énergie. Avez-vous perdu un manteau, non seulement le voleur, mais encore le complice du larron, quand il ne le décèle pas sont également à vos yeux des ennemis. Notre mère commune a perdu non point un manteau, mais un de nos frères; le démon le lui a ravi et le retient dans les liens du judaïsme; vous connaissez le ravisseur, vous connaissez la victime; vous me voyez le flambeau de la doctrine à la main le chercher en gémissant de toutes parts, et vous restez la bouche close, et vous ne découvrez rien ! Quelle est donc votre erreur ? Pourquoi l'Eglise ne vous compterait-elle pas au nombre

DISCOURS CONTRE LES JUIFS

de ses plus cruels ennemis, et ne vous regarderait-elle pas comme un de ses adversaires et comme un traître ?

Puissent tous ceux qui entendent ces conseils ne jamais commettre un crime tel que de trahir un frère pour lequel le Christ a été immolé. Le Christ a répandu son sang pour lui, et vous ne daignez pas prononcer pour lui une seule parole. Qu'il n'en soit pas ainsi, je vous en conjure : au sortir de cette assemblée, mettez-vous sur-le-champ à la poursuite de cette proie, et que chacun de vous m'y ramène quelqu'un de ces malades. Mais non, ne supposons pas ces malades en si grand nombre : que deux ou trois d'entre vous, que dix et vingt même se réunissent pour m'en amener un seul, afin que, à la vue de la pêche abondante renfermée dans vos filets, je vous présente une table plus délicate. Si je vois le conseil que je vous donne aujourd'hui mis à exécution, je m'occuperai avec plus d'ardeur de la guérison de ces infortunés, et vous en retirerez, vous et eux, de plus grands avantages. Point de négligence conséquemment : aux femmes le soin de gagner les femmes, aux hommes de gagner les hommes, aux esclaves les esclaves, aux personnes libres les personnes libres, aux enfants les enfants; tous en un mot, mettez-vous avec empressement à la recherche de ces malheureux, et venez ainsi à notre réunion prochaine, afin d'y recevoir nos félicitations, et de préférence à nos félicitations, afin de mériter de la part de Dieu une récompense abondante et ineffable, une récompense bien supérieure à nos épreuves et à nos vertus. Puissions-nous l'obtenir tous, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père en l'unité du saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Traduction de J. Bareille (1866)

